

I

PASSAGE DU NIÉMEN

NAPOLÉON avait réuni ses troupes en Pologne et dans la Prusse orientale de Kœnigsberg à Gumbinnem. Il passa, à la fin du printemps 1812, en revue plusieurs de ses armées ; parlant aux soldats d'un air gai, ouvert et souvent brusque : sachant bien qu'avec ces hommes simples et endurcis, la brusquerie est franchise ; la rudesse, force ; la hauteur, noblesse ; et que les délicatesses et les grâces que quelques-uns apportent de nos salons, sont à leurs yeux faiblesse, pusillanimité ; que c'est pour eux comme une langue étrangère qu'ils ne comprennent pas, et dont l'accent les frappe en ridicule.

Suivant son usage, il se promène devant les rangs. Il sait quelles sont les guerres que chaque régiment a faites avec lui. Il s'arrête aux plus vieux soldats : à l'un c'est la bataille des Pyramides, à l'autre celles de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, ou de Friedland, qu'il rappelle d'un mot, accompagné d'une caresse

familière; et le vétéran, qui se croit reconnu de son Empereur, se grandit tout glorieux au milieu de ses compagnons moins anciens, qui l'envient !

Napoléon continue, il ne néglige pas les plus jeunes ; il semble que pour eux tout l'intéresse : leurs moindres besoins lui sont connus, il les interroge : Leurs capitaines ont-ils soin d'eux ? Leur solde est-elle payée ? Ne leur manque-t-il aucun effet ? Il veut voir leurs sacs.

Enfin il s'arrête au centre du régiment. Là, il s'informe des places vacantes, et demande à haute voix quels en sont les plus dignes. Il appelle à lui ceux désignés et les questionne : combien d'années de service ? quelles campagnes ? quelles blessures ? quelles actions d'éclat ? Puis il les nomme officiers et les fait recevoir sur-le-champ, en sa présence, indiquant la manière : particularités qui charment le soldat ! Ils se disent que ce grand Empereur, qui juge des nations en masse, s'occupe d'eux dans le moindre détail ; qu'ils sont sa plus ancienne, sa véritable famille ! C'est ainsi qu'il fait aimer la guerre, la gloire et lui !

Pendant l'armée marchait de la Vistule sur le Niémen.

Nous touchions à la frontière russe. De la droite à la gauche, ou du midi au nord, l'armée était ainsi disposée devant le Niémen. D'abord, à l'extrême droite, et sortant de la Gallicie sur Drogiczin, le prince Schwartzenberg et trente-quatre mille Autrichiens ; à leur gauche, venant de Varsovie et

marchant sur Bialystock et Grodno, le roi de Westphalie, à la tête de soixante-dix-neuf mille deux cents Westphaliens, Saxons et Polonais ; à côté d'eux, le vice-roi d'Italie, achevant de réunir vers Marienpol et Pilyon soixante-dix-neuf mille cinq cents Bavaois, Italiens et Français ; puis l'Empereur, avec deux cent vingt mille hommes, commandés par le roi de Naples, le prince d'Eckmühl, les ducs de Dantzick, d'Istrie, de Reggio et d'Elchingen. Ils venaient de Thorn, de Marienwerder et d'Elbing, et se trouvaient, le 23 juin, en une seule masse vers Nogarisky, à une lieue au-dessus de Kowno. Enfin, devant Tilsitt, Macdonald et trente-deux mille cinq cents Prussiens, Bavaois et Polonais formaient l'extrême gauche de la Grande Armée.

Tout était prêt. Des bords du Guadalquivir et de la mer des Calabres jusqu'à ceux de la Vistule, six cent dix-sept mille hommes, dont quatre cent quatre-vingt mille déjà présents ; six équipages de pont, un de siège : plusieurs milliers de voitures de vivres ; d'innombrables troupeaux de bœufs ; treize cent soixante-douze pièces de canon, et des milliers de caissons d'artillerie et d'ambulance, avaient été appelés, réunis et placés à quelques pas du fleuve des Russes.

Ainsi la Grande Armée marchait au Niémen en trois masses séparées.

Le roi de Westphalie, avec quatre-vingt mille hommes, se dirigeait sur Grodno ; le vice-roi d'Ita-

lie, avec soixante-quinze mille hommes, sur Pilyny; Napoléon, avec deux cent vingt mille hommes, sur Nogarisky, ferme située à trois lieues au-dessus de Kowno. Le 23 juin, avant le jour, la colonne impériale atteignit le Niémen, mais sans le voir. La lisière de la grande forêt prussienne de Pilwisky et les collines qui bordent le fleuve cachaient cette Grande Armée prête à le franchir.

Napoléon, qu'une voiture avait transporté jusque-là, monta à cheval à deux heures du matin. Il reconnut le fleuve russe, en se couvrant de la nuit pour franchir cette frontière, que, cinq mois après, il ne put repasser qu'à la faveur d'une même obscurité. Comme il paraissait devant cette rive, son cheval s'abattit tout à coup, et le précipita sur le sable. Une voix s'écria : « Ceci est d'un mauvais présage ; un Romain reculerait ! » On ignore si ce fut lui, ou quelqu'un de sa suite, qui prononça ces mots.

Sa reconnaissance faite, il ordonna qu'à la chute du jour suivant trois ponts fussent jetés sur le fleuve, près du village de Poniémen ; puis il se retira dans son quartier, où il passa toute cette journée tantôt dans sa tente, tantôt dans une maison polonaise, étendu sans force dans un air immobile, au milieu d'une chaleur lourde, et cherchant en vain le repos.

Dès que la nuit fut revenue, il se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle qui le traversèrent d'abord. Etonnés, ils abordent,

ét descendent, sans obstacle, sur la rive russe ! Là ils trouvent la paix ; c'est de leur côté qu'est la guerre ; tout est calme sur cette terre étrangère, qu'on leur a dépeinte si menaçante. Cependant un simple officier de cosaques, commandant une patrouille, se présente bientôt à eux. Il est seul, il semble se croire en pleine paix, et ignorer que l'Europe entière en armes est devant lui. Il demande à ces étrangers qui ils sont. « Français ! » lui répondirent-ils. « Que voulez-vous ? reprit cet officier, et pourquoi venez-vous en Russie ? » Un sapeur lui répliqua brusquement : « Vous faire la guerre ! prendre Vilna ! délivrer la Pologne ! » Et le cosaque se retire ; il disparaît dans les bois, sur lesquels trois de nos soldats, emportés d'ardeur et pour sonder la forêt, déchargent leurs armes.

Ainsi le faible bruit de trois coups de feu, auxquels on ne répondit pas, nous apprit qu'une nouvelle campagne s'ouvrait, et qu'une grande invasion était commencée !

Ce premier signal de guerre irrita violemment l'Empereur, soit prudence ou pressentiment. Trois cents voltigeurs passèrent aussitôt le fleuve, pour protéger l'établissement des ponts.

Alors sortirent des vallons et de la forêt toutes les colonnes françaises. Elles s'avancèrent silencieusement jusqu'au fleuve, à la faveur d'une profonde obscurité. Il fallait les toucher pour les reconnaître. On défendit les feux et jusqu'aux étincelles. On se reposa les armes à la main, comme en présence de

l'ennemi. Les seigles verts et mouillés d'une abondante rosée servirent de lit aux hommes et de nourriture aux chevaux.

La nuit, sa fraîcheur qui interrompait le sommeil, son obscurité qui allonge les heures et augmente les besoins, enfin les dangers du lendemain, tout rendait grave cette position. Mais l'attente d'un grande journée soutenait. La proclamation de Napoléon venait d'être lue ; on s'en répétait à voix basse les passages les plus remarquables, et le génie des conquêtes enflammait notre imagination !

Devant nous était la frontière russe. Déjà, à travers les ombres, nos regards avides cherchaient à envahir cette terre promise à notre gloire. Il nous semblait entendre les cris de joie des Lithuaniens à l'approche de leurs libérateurs. Nous nous figurions ce fleuve bordé de leurs mains suppliantes ! Ici tout nous manquait, là tout nous serait prodigué ! Ils s'empresseraient de pourvoir à nos besoins ; nous allions être entourés d'amour et de reconnaissance. Qu'importe une mauvaise nuit ? le jour allait bientôt renaître, et avec lui sa chaleur et toutes ses illusions ! Le jour parut !... Il ne nous montra qu'un sable aride, désert, et de mornes et sombres forêts ! Nos yeux alors se tournèrent tristement sur nous-mêmes, et nous nous sentîmes ressaisis d'orgueil et d'espoir par le spectacle imposant de notre armée réunie.

A trois cents pas du fleuve, sur la hauteur la plus élevée, on apercevait la tente de l'Empereur. Au-

tour d'elle, toutes les collines, leurs pentes, les vallées, étaient couvertes d'hommes et de chevaux. Dès que la terre eut présenté au soleil toutes ces masses mobiles, revêtues d'armes étincelantes, le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler en trois colonnes vers les trois ponts. On les voyait serpenter en descendant la courte plaine qui les séparait du Niémen, s'en approcher, gagner les trois passages, s'allonger, se rétrécir pour les traverser, et atteindre enfin ce sol étranger, qu'ils allaient dévaster, et qu'ils devaient bientôt couvrir de leurs vastes débris !

L'ardeur était si grande, que deux divisions d'avant-garde, se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains ; on eut quelque peine à les calmer. Napoléon se hâta de poser le pied sur les terres russes. Il fit, sans hésiter, ce premier pas vers sa perte. Il se tint d'abord près du pont, encourageant les soldats de ses regards. Tous le saluèrent de leur cri accoutumé ! Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentît peser sur le cœur une si grande agression ; soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà il fût étonné de ne rien trouver à vaincre.

L'impatience enfin le saisit. Tout à coup il s'enfonça à travers le pays, dans la forêt qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son cheval ; dans son empressement il semblait qu'il voulût tout seul atteindre l'ennemi. Il fit plus d'une lieue

dans cette direction, toujours dans la même solitude; après quoi il fallut bien revenir près des ponts d'où il redescendit, avec le fleuve et sa garde, vers Kowno.

On croyait entendre gronder le canon. Nous écoutions, en marchant, de quel côté le combat s'engageait. Mais, à l'exception de quelques troupes de cosaques, ce jour-là, comme les suivants, le ciel seul se montra notre ennemi. En effet, à peine l'Empereur avait-il passé le fleuve qu'un bruit sourd avait agité l'air. Bientôt le jour s'obscurcit, le vent s'éleva et nous apporta les sinistres roulements du tonnerre. Ce ciel menaçant, cette terre sans abri nous attristèrent. Quelques-uns même, naguère enthousiastes, en furent effrayés comme d'un funeste présage. Ils crurent que ces nuées enflammées s'amoncelaient sur nos têtes, et s'abaissaient sur cette terre, pour nous en défendre l'entrée.

Il est vrai que cet orage fut grand comme l'entreprise. Pendant plusieurs heures, ses lourds et noirs nuages s'épaissirent et pesèrent sur toute l'armée; de la droite à la gauche, et sur cinquante lieues d'espace, elle fut tout entière menacée de ses feux et accablée de ses torrents: les routes et les champs furent inondés; la chaleur insupportable de l'atmosphère fut changée subitement en un froid désagréable. Dix mille chevaux périrent dans la marche, et surtout dans les bivouacs qui suivirent. Une grande quantité d'équipages resta abandonnée dans les sables; beaucoup d'hommes succombèrent ensuite.

Un couvent servit d'abri à l'Empereur contre la première fureur de cet orage. Il en partit bientôt pour Kowno, où régnait le plus grand désordre. Le fracas des coups de tonnerre n'était plus entendu ; ces bruits menaçants, qui grondaient encore sur nos têtes, semblaient oubliés. Car si ce phénomène, commun dans cette saison, a pu étonner quelques esprits, pour la plupart le temps des présages est passé. Un scepticisme, ingénieux chez les uns, insouciant ou grossier chez les autres, de terrestres passions, des besoins impérieux ont détourné l'âme des hommes de ce ciel d'où elle vient, et où elle doit retourner. Aussi, dans ce grand désordre, l'armée ne vit qu'un accident naturel arrivé mal à propos ; et loin d'y reconnaître la réprobation d'une si grande agression, dont au reste elle n'était pas responsable, elle n'y trouva qu'un motif de colère contre le sort ou le ciel qui, par hasard ou autrement, lui donnait un si terrible présage.

Ce jour-là même, un malheur particulier vint se joindre à cette épreuve générale. Au delà de Kowno, Napoléon s'irrite contre la Vilna, dont les cosaques ont rompu le pont, et qui s'oppose au passage d'Oudinoï. Il affecte de la mépriser, comme tout ce qui lui faisait obstacle, et il ordonne à un escadron des Polonais de sa garde de se jeter dans cette rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent sans hésiter.

D'abord ils marchèrent en ordre, et quand le fond leur manqua, il redoublèrent d'efforts. Bientôt

ils atteignirent à la nage le milieu des flots. Mais ce fut là que le courant plus rapide les désunit. Alors leurs chevaux s'effrayent : ils dérivent, et sont emportés par la violence des eaux. Ils ne nagent plus, ils flottent dispersés. Leurs cavaliers luttent et se débattent vainement, la force les abandonne ; enfin ils se résignent. Leur perte est certaine, mais c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est pour leur libérateur qu'ils se sont dévoués, et près d'être engloutis, suspendant leurs efforts, ils tournent la tête vers Napoléon et s'écrient : *Vive l'Empereur !* On en remarqua trois surtout, qui ayant encore la bouche hors de l'eau, repérèrent ce cri, et périrent aussitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'admiration !

Quant à Napoléon, il ordonna vivement et avec précision tout ce qu'il fallut pour en sauver le plus grand nombre, mais sans paraître ému : soit habitude de se maîtriser ; soit qu'à la guerre il regardât les émotions du cœur comme des faiblesses, dont il ne devait pas donner l'exemple, et qu'il fallait vaincre ; soit, enfin, qu'il entrevit de plus grands malheurs, devant lesquels celui-ci n'était rien.

De Kowno Napoléon se rendit, en deux jours, jusques aux défilés qui défendent la plaine de Vilna. Il attendit, pour s'y montrer, des nouvelles de ses avant-postes. Il espérait qu'Alexandre lui disputerait cette capitale. Le bruit de quelques coups de feu flattait déjà son espoir, quand on vint lui annoncer que la ville était ouverte. Il s'avance soucieux et

mécontent. Il accuse ses généraux d'avant-garde d'avoir laissé s'échapper l'armée russe. C'est à Montbrun, au plus actif, qu'il adresse ce reproche, et il s'emporte jusqu'à le menacer : paroles sans effet, violence sans aucune suite, et, dans un homme d'action, moins condamnables que remarquables en ce qu'elles prouvaient toute l'importance qu'il attachait à une prompte victoire.

Au milieu de son emportement, il mit de l'adresse dans ses dispositions pour entrer à Vilna : il se fit précéder et suivre par des régiments polonais. Mais plus occupé de la retraite des Russes que des cris d'admiration et de reconnaissance des Lithuaniens, il traversa rapidement la ville et courut aux avant-postes.

L'armée russe avait disparu. Il fallait se lancer à sa poursuite.
